

expressions qui deviennent des jugements. L'effet de toutes ces querelles fut de mettre la discorde parmi les catholiques et de faire croire au public, qui est toujours du côté des riens, que les jésuites n'étaient en réalité que des hommes dévorés d'ambition et des corrupteurs de la morale. Néanmoins, la victoire resta aux Jésuites, car les cinq propositions extraites du livre de Jansénius furent condamnées par les souverains Pontifes. Rome ayant parlé, la cause était finie pour les catholiques, mais le Jansénisme n'en continua pas moins d'exercer la vigilance des Jésuites jusqu'à leur extinction.

*Des incroyables du 18e. siècle.* On ne peut douter que les incroyables du dix-huitième siècle n'eussent un ardent désir de voir la compagnie de Jésus détruite de fond en comble. Dans leur haine contre la religion, ils devaient s'attaquer à tout ce qui était un appui pour l'Eglise : ils devaient s'efforcer d'abattre ceux qu'ils considéraient comme les piliers du christianisme. Les Jésuites furent donc ceux contre lesquels ils dirigèrent principalement leurs efforts, comme il est facile de s'en assurer en voyant la correspondance de Voltaire, d'Alembert, de Frédéric de Prusse et consorts.

On voit combien ces misérables pygmées qui osèrent s'attaquer à l'œuvre d'un Homme-Dieu craignaient cette société dont le nom seul les effrayait ; assistons d'abord à la joie de Voltaire. " Je me réjouis, dit-il, de l'expulsion des Jésuites. Le Japon commença à chasser ces fripons-là ; les Chinois ont imité le Japon ; la France et l'Espagne imitent les Chinois... Puisse-t-on exterminer bientôt tous les moines qui ne valent pas mieux que ces faquins de Loyola. "

Ce langage ne surprend pas ; Voltaire était un de ces hommes dont la parole est semblable à ces vêtements sales qui laissent partout des taches dégoûtantes pour traces de leur passage.

D'Alembert chantait sa joie sur une gamme encore plus élevée : " Pour moi, dit-il, qui vois tout en ce moment couleur de rose, je vois d'ici les jansénistes mourant de leur bello mort l'année prochaine après avoir fait périr cette année les jésuites de mort violente. " Et ailleurs. " Enfin le 6 du mois prochain nous serons délivrés de la canaille jésuitique. "

Frédéric, le roi philosophe, dans sa haine contre le christianisme désirait aussi l'expulsion des jésuites, mais en même-temps il voyait bien quel tort immense leur expulsion ferait à son royaume. Aussi ses amis lui surent-ils fort mauvais gré de son *modérantisme*. On voit par là combien la société effrayait

ces prétendus esprits-forts ; l'ombre même de des jésuites leur faisait peur !

Leurs craintes perçurent surtout en deux circonstances.

L'institut de France étant tombé, on résolut d'avoir une école dont les professeurs seraient ecclésiastiques. Les Jésuites se mirent sur les rangs pour briguer la préférence. Aussitôt, grand ébranlement parmi les philosophes, tous sont effrayés et leur crainte ne disparaît que quand le fantôme qui leur faisait peur s'est évanoui. La seconde circonstance fut quand il s'agit de relever la société en Portugal ; il est aisé de voir combien cette nouvelle les effrayait.

Mais réjouissez-vous, ô philosophes, faites éclater votre joie, car cette société que vous avez toujours redoutée et persécutée, cette société qui vous faisait si peur, elle va tomber. Le Portugal donna l'exemple de l'expulsion des Jésuites par un édit du 3 Sept. 1759. La France, alors sous le règne d'un roi faible, chassa les Jésuites qui au nombre de quatre mille, furent obligés d'aller demander asile à une terre étrangère.

L'Autriche, l'Espagne, Naples firent de même ; enfin le Pape Clément XIV intimidé et pressé de toutes parts, la supprima par un bref du 21 Juillet 1776.

Ainsi finit cette société après deux siècles et demi d'existence, après avoir joui d'une renommée sans égale, après avoir donné à l'univers des génies qui feront toujours sa gloire et qui ont opéré un bien dont les effets se feront longtemps sentir, victime de la malice humaine, elle est tombée ; le grand et injuste procès qu'elle eut à subir couvrira toujours de honte ses accusateurs, en même temps que la Charte violée et la voix du Concile de Trente, qui déclare cette société, *primum institutum* crieront toujours d'une voix puissante et haute : *Elle fut condamnée, mais elle était innocente.*

Terminons avec le P. de Ravignan et disons : " Il y aura un jour meilleur ; et j'en lis dans mon âme l'infailible assurance, ce jour ne se fera pas longtemps attendre... l'histoire laissera tomber sur un siècle injuste tout le poids de ses inexorables arrêts. Seigneur, vous ne permettrez pas toujours que l'iniquité triomphe et vous ordonnerez à la justice du temps de précéder la justice de l'éternité. "

EPERVIER.

U A B U L U B

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 22 Avril 1852.

Vraiment, la ville de Québec à laquelle on a si longtemps reproché, à tort ou à raison, d'être en arrière dans la voie des

améliorations, semble vouloir donner un démenti énergique à ses destructeurs.

Non contente d'avoir déjà entrepris d'immenses travaux pour se procurer une eau pure et abondante, d'avoir contribué puissamment au chemin de fer de Richmond, de s'occuper activement du chemin de fer de la rive nord jusqu'à Montréal, et de projeter un pont gigantesque sur le Saint-Laurent, la capitale des Canadas, comme une reine longtemps détrônée qui se venge par des bienfaits, veut donner à ses citoyens les avantages d'un pont de glace.

Un pont de glace ! fragile ouvrage que les rayons du soleil d'avril et le souffle impétueux de l'aquilon ou la chaude haleine des zéphirs doivent détruire chaque année ! Oui, Messieurs, un pont de glace qui jusqu'à présent a été un événement pour la cité, va devenir une de ces choses qu'on mettra sur le calendrier comme une éclipse ou une nouvelle lune.

O trop rigoureux hiver, tes frimats qui n'ont amené jusqu'à présent que la misère aux pauvres, et la dépense aux riches pour se réchauffer, vont donc enfin devenir nos très humbles serviteurs et nous paver sur le fleuve une route brillante et solide par où nous arriveront la bois, le foin, la viande, les légumes de la rive méridionale du fleuve.

Les obstacles ne manquent pas à l'accomplissement des travaux nécessaires pour obtenir un objet si désirable. A une époque où l'on dit que *l'impossible* n'est plus d'aucune langue, on se croit obligé de lutter plutôt contre la mauvaise volonté des hommes ou leurs préjugés que contre les obstacles de la nature. Aussi les adversaires du projet ne disent-ils point : *c'est impossible* ; mais, *ce pont retardera l'ouverture de la navigation.*

Le comité du pont de glace a cherché à détruire cette objection en démontrant par des faits que le pont n'a coutume, en terme moyen, de retarder la navigation que de quatre ou cinq jours, or qu'est-ce que cela en comparaison des avantages qu'on en retire ?

Mais comment enchaîner ces énormes glaces qui passent devant la ville ? On n'a que l'embarras du choix. Voici une ligne continue de cables, de flottes et d'autres ouvrages arrêtés par des ancrs, traversant le fleuve d'une rive à l'autre et disant aux glaçons : Halte là !

MM. du comité aiment mieux des quais solides, contre lesquels viendront s'arrêter les banquises. Ici encore on ne sait quel endroit choisir.

Au Carouge, le fleuve est très-étroit et avec peu de frais on peut y retenir un pont de glace qui s'y arrête chaque année plusieurs fois mais s'échappe faute d'un